

ties to win the largest number of students, then the university itself is without shape or form.

Until the 1960s, university education began with a core curricula. Every student studying at a university was forced to fulfill certain course requirements designed to ensure that he or she received a well-rounded education, that he or she was more than basically literate (The high schools were supposed to have taken care of basic literacy) and that he or she had been introduced to the subjects which formed the basis of higher knowledge. Such curricula varied from institution to institution but usually included English literature, a language, courses in the social sciences or, less often, a math or science course, for those concentrating in a humanities subject. It was accepted, at that time, that a basic education in the liberal arts was essential, whatever specialty a student would embark upon in later life. It did not always work to perfection, but the occasional inadequacy of practise should not blind us to real achievements. Biology professor David Suzuki, who was educated at an American liberal arts college, reminded us recently that he did not find it necessary to subject himself to a premature concentration in science back in the 1950s; indeed he was not allowed to. "It was a marvellous opportunity," he wrote, "rarely available to science students today." He contrasts that approach with today's standard practise—early and heavy concentration on subject specialization as opposed to a balanced education.

Although we all know that the world is a complex and inter-related place, we no longer demand that our system of higher education reflect those complexities. The liberal arts core is gone. So, we are shocked, for example, when researchers begin to conduct experiments in genetic engineering without apparent regard for the possible impact on society even though we do not insist that they study ethics, or religious thought as part of their training. How can we expect our society to stay civilized when we do not provide university students with the basic education of a humane civilization?

There is not, today, a single Canadian university with a true core curriculum. Most such curricula were on their way out by the early 1960s and what remained was destroyed by the cultural revolution that swept Canadian campuses in the late 1960s. To speak of it as a cultural revolution does not imply that we think of it as exclusively the product of misguided juvenile radicals; their fervour for the abolition of older structures was matched by the desire of many faculty to abdicate their responsibility in order, in their turn, to be free, either to concentrate on their own research, or to live their lives as they saw fit without the bothersome necessity of knowing who their students were. And so we the educators agreed to the demands

dans la valeur de son programme, ou de son calendrier, et si celui-ci n'a aucune orientation, aucune structure et aucun objectif précis si ce n'est celui de permettre aux étudiants d'accumuler des crédits, ou de permettre aux départements et aux facultés d'avoir la faveur du plus grand nombre d'étudiants inscrits, c'est l'université elle-même qui manquera d'organisation ou de structure.

Jusqu'en 1960, la formation universitaire commençait par un tronc commun de cours de base. Tous les étudiants inscrits à l'université devaient d'abord avoir réussi certains cours obligatoires. L'université voulait par là s'assurer qu'au sortir de leurs études, les étudiants auraient reçu une formation complète, qui ne se limite pas au seul apprentissage de la lecture et de l'écriture (Les écoles secondaires seraient censées s'en être chargées) et qu'ils ont été initiés aux éléments du haut savoir. Ce programme variait d'une institution à l'autre, mais il comportait habituellement des matières comme la littérature anglaise, une langue étrangère, les sciences sociales ou, moins souvent toutefois, les mathématiques ou une discipline scientifique, pour les étudiants qui avaient choisi les sciences humaines. A cette époque, il était convenu que les arts libéraux sont essentiels dans une formation de base, quelle que soit la spécialité pour laquelle l'étudiant optera plus tard dans la vie. On n'atteignait pas toujours la perfection, et s'il y avait à l'occasion des résultats médiocres, il y avait plus souvent des succès réels. Le professeur de biologie David Suzuki, qui a fait ses études dans un collège américain qui dispensait les arts libéraux, nous rappelait récemment que dans les années 50, il n'avait pas jugé utile d'opter prématurément pour les sciences; en réalité, on ne lui avait pas permis de le faire. «Ce fut une chance merveilleuse», a-t-il écrit, «qui est rarement offerte aux étudiants en sciences de nos jours.»¹ Cela contrastait avec la norme actuelle qui suit une tout autre approche: on invite très tôt l'étudiant à concentrer tous ses efforts sur une matière spécialisée plutôt que sur une formation équilibrée.

Nous vivons dans un monde complexe et multidimensionnel, et pourtant, nous n'exigeons plus que notre système d'enseignement supérieur reflète cette complexité. Les arts libéraux ne sont plus à la mode. Il ne faudrait donc s'étonner que des chercheurs se lancent dans des expériences génétiques sans apparemment tenir compte des conséquences possibles de leurs manipulations sur la société, si nous n'attachons plus d'importance à l'étude de la morale ou de la pensée religieuse dans la formation universitaire. Comment pouvons-nous espérer que notre société demeure civilisée si nous n'enseignons plus à nos étudiants universitaires les notions de base de la civilisation humaine?

Actuellement, il n'y a plus aucune université canadienne qui offre un cours de base véritable. La plupart de ces programmes ont été abandonnés au début des années 60 et ce qui en restait a totalement été chambardé par la révolution culturelle qui a balayé les campus canadiens à la fin des années 60. Si nous employons ici l'expression «révolution culturelle», cela ne veut pas dire que nous croyons qu'elle était une initiative exclusive de jeunes radicaux mal élevés; leur ardeur à faire tomber les anciennes structures a permis à bien des professeurs d'université de donner libre cours à leur désir d'abdiquer devant leurs responsabilités afin de pouvoir librement se concentrer, à leur tour, sur des recherches personnelles, ou mener leur vie à leur